

Barber Shop

Contes

contexte

Il s'agit d'un petit salon de coiffure "hommes" tenu par deux personnages très particuliers.

L'un est petit et râblé, sans doute assez costaud et s'appelle Charles. Il doit toujours se tenir sur une très haute chaise pour parvenir à couper les cheveux ou à raser les barbes.

L'autre est un quasi géant et s'appelle Auguste. Pour lui, il faut toujours hausser le fauteuil client qu'il surplombe autrement de trop haut.

Leurs prix sont modiques et ils fonctionnent essentiellement sur rendez-vous. Ce sont deux personnages calmes et ouverts ayant un grand sens de l'équité.

Ils ont un passé qui se partage entre un cirque itinérant et des fonctions diverses dans des unités combattantes. Ils ont beaucoup voyagé.

Ils ont aussi quelques accointances avec le Petit Peuple, relations qui remontent à loin dans le passé. On ne sait s'ils sont eux-mêmes des descendants du Petit Peuple.

Ils ont presque toujours fonctionné en duo.

Au cirque, ils étaient clowns et aussi un peu acrobates. À la guerre Charles était ambulancier et Auguste infirmier. Entre ces deux activités ils avaient tenu une officine de taxidermie qui servait aussi de service vétérinaire "sous le manteau" pour les gens sans le sou.

Dans leur salon, et uniquement le soir et volets fermés, ils coupent les cheveux de dames. Souvent des dames âgées que les salons tape-à-l'œil rebutent. Alors ils font des exceptions soigneusement choisies.

Dans leur quartier il y a aussi l'inspecteur Simon, inspecteur de quartier, client mais aussi intéressé par leurs activités moins visibles. Il sait, lui aussi, se taire.

Il y a un épicer, fruits et légumes, Hassan, client lui aussi et en relation avec Ali qui cultive des légumes dans toutes sortes d'endroits improbables du voisinage.

Arsène le boucher charcutier est aussi un client assidu. Il est gros et jovial avec de grosses joues rouges.

Ce quartier fait partie d'une grande ville mais constitue une sorte d'îlot un peu perdu entre parc, étangs, petites villas, bouts de forêt. Pas de grand axe de circulation. Que des rues qui se tortillent un peu et bordées d'arbres. Les grands axes ne sont pas loin pourtant, mais assez loin.

Barber Shop

Conte 0

Charles et Auguste

-Je trouve que la vie de coiffeur est intéressante. On rencontre des tas de gens et bavarder est bien vu. Même pour mon grand échalas de confrère, Auguste, lui-même pourtant peu bavard, convient toutefois que la conversation est un ingrédient positif pour les clients.

-Dis-moi Auguste, notre prochain rendez-vous est à quelle heure ?

-Attends un peu, fait-il en consultant le carnet des rendez-vous... C'est Monsieur Dutilleux à trois heures.

-Ah bon ? Je croyais plus tôt. Bon alors je vais faire un peu de "mastic".

Le "mastic" comme le dit Charles est le terme consacré pour nommer les divers entretiens d'un salon de coiffure : les miroirs, les tablettes, les reposes pieds, les fauteuils, les sols, les présentoirs, les outils. Ceux constitués essentiellement par des peignes, des ciseaux de diverses tailles, des rasoirs à main et électriques, des lave-têtes pour les éventuels shampoings... Et même des sèche-cheveux !

Au Barber Shop de Charles et Auguste, il n'y avait que deux fauteuils car leur salon traite, au plus, deux clients à la fois. Il y a aussi deux chaises et une petite table à magazines pour d'éventuels imprévus.

À côté du porte-manteau, c'est la salle d'attente, si on peut dire. Il y a aussi une sorte de comptoir pour le tiroir-caisse et le téléphone ainsi que le carnet de rendez-vous.

-Dis-moi, mon petit Charles, pourquoi t'actives-tu ainsi ? Tout est net ou quasi !

-D'abord je ne suis pas petit ! Un peu râblé peut-être mais...

-Allez ! Ne prends pas la mouche ! L'adjectif "petit" était

affectueux sans plus !

-Mouais... et toi, Auguste "le grand" qu'en dis-tu, hein ?

-J'en dis que je n'ai pas envie de me disputer et...

-Eh ! Quel temps fait-il là-haut ?

-Oh, ça va ! Arrête ! Tu veux bien ?

-Je veux bien...

-Alors on reprend : Charles, mon ami, n'astique pas ce qui n'a pas besoin de l'être !

-C'est parce que Noël approche, voilà pourquoi ! je veux que tout brille !

-Veux-tu que j'aille chercher notre sapin artificiel ? Je sais où se trouvent les garnitures.

-Non, j'irai en chercher un vrai demain et je le décorerai... Avec toi, bien sûr Auguste si tu veux bien.

-Evidemment que je veux bien, j'adore ça !

Une demi-heure plus tard, Monsieur Dutilleux ouvrait la porte d'entrée, tirait son pardessus et saluait les deux coiffeurs.

-Alors, messieurs, comment vous portez-vous en cette fin d'année ?

-Comme des charmes Monsieur Dutilleux, répondirent-ils en chœur.

-Des charmes centenaires alors non ? C'est marrant et bizarre mais moi j'ai vieilli et vous... Pas une ride !

-Installez-vous dans le fauteuil du fond M'sieur Dutilleux, fit Auguste.

-Ah oui, comme ça vous pouvez me faire monter à votre hauteur, c'est ça ?

-Oui, c'est le fauteuil "spécial Auguste" qui monte qui monte...

-Jusqu'à lui ! s'exclama le client.

-Moi je continue à briquer le pont, soupira Charles en reprenant son mastic.

Le fauteuil haussé de trente bon centimètres, Auguste choisit ses ciseaux et considéra la couronne de cheveux de son client.

-Je dois vous faire aussi la barbe ?

-Non, pas cette fois. Je me suis rasé moi-même ce matin avec une de ces lames multiples. Cela ne vaut pas votre coupe-chou mais ce sera assez pour ma peau aujourd'hui.

-Très bien, alors dégagé autour des oreilles ?

-C'est cela ! Dites Auguste, puisqu'on parle de peau, je suis vraiment intrigué vous savez par votre apparente jeunesse de peau. Quel est votre secret ?

-Mais c'est grâce à la magie ! fit Charles en s'arrêtant de frotter et en arborant un immense sourire farceur.

-Allez ! vous savez ma femme est très curieuse et quand je lui en parle...

-Rien à voir avec les crèmes et lotions M'sieur Dutilleux, je vous assure !

-Vous avez bien un secret ?

-Cela remonte à loin, fit Charles en redressant la tête de son travail d'astiquage. Hein Auguste ?

-Oh oui ! Au moins le temps du cirque !

-Le cirque ? s'interrogea le client, quel cirque ?

-Oh, peu importe, Charles et moi faisions les clowns pour un cirque et un cirque, ça voyage...

-N'empêche, je ne vois pas le rapport.

-Charles faisait en fait l'auguste, le clown rigolo qui fait tout de travers...

-Et Auguste faisait le clown blanc, grand et sérieux, dit Charles.

-Les enfants adoraient notre numéro...

-Et nous faisions tous les intermèdes aussi.

-Avec cabrioles et tout ce qui s'ensuit ? demanda le client.

-Avec tout ça et même de la jonglerie et...

-Nous jouions aussi du petit accordéon, reprit Charles

-Et moi une sorte de trompette ! continua Auguste.

-Ça alors, je n'en reviens pas ! C'était il y a longtemps ?

-Oh pour ça oui ! Fort longtemps, reprit Charles et c'est là qu'une chouette fille qui disait la bonne aventure avec ses tarots dans une petite tente à côté du cirque,...

-Oui c'est là que nous connûmes l'amour avec un grands A.

-Bref, continua Charles, passons les détails qui, pardonnez-nous m'sieur Dutilleux, sont privés, cette femme prénommée Irma

nous fit un cadeau !

-Un cadeau ?

-Oui ! fit Auguste. Un sort qui nous garderait bonne figure pour toujours ! Je vous avais dit, c'est magique.

-Quoi, en remerciement de...

-De nos qualités de cœur ! conclut rapidement Charles.

-Je vois ça ! fit le client goguenard. Et je suis censé gober cette farce ?

-Pas du tout M'sieur, une histoire, c'est juste une histoire... fit Auguste.

-Nous n'allons pas faire les clowns ici dans notre salon, rassurez-vous, ajouta Charles.

-Voilà, M'sieur Dutilleux, j'ai fini.

Et il épousseta les cheveux à la brosse, montra son travail avec le miroir et fignola même les sourcils aux tout petits ciseaux.

Le client se leva, alla au comptoir et paya. Il remit son pardessus et s'écria : "Allez, bon Noël, les duettistes ! et soignez votre peau !"

Il passa la porte et s'en alla.

-Tu sais, je suis sûr qu'il ne nous a pas crus ! fit remarquer Charles en se remettant à son mastic.

-Pour lui, nous sommes désormais des faiseurs de galéjades, et je préfère cela aux questions appuyées sur la jeunesse de nos peaux ! conclut Auguste.

-C'était un bon temps le temps du cirque, pas vrai Auguste ?

-Ouaip, approuva ce dernier.

Barber Shop

Conte 1

Fredo le corsico

Auguste était en train de baisser les volets du salon de coiffure et Charles qui avait terminé les coupes de deux garnements, heureusement accompagnés, les conduisait fermement vers la sortie avant que le volet ne soit complètement baissé.

-Par ici la sortie, baissez un peu la tête ! Merci et à la prochaine ! fit Charles à peine plus grand que les deux lascars.

-Au revoir, fit la maman, he les enfants ; dites poliment "au revoir" !

-Au revoir, M'sieur, firent-ils dans un ensemble à la limite de l'impertinence.

Auguste les laissa passer mais un intrus s'engouffra entre ses bras et sous le volet qui manqua de le frapper.

-Mais Monsieur, on ferme ! Oh, c'est toi Fredo.

-Ferme vite, répondit le nommé Fredo, je ne viens pas pour mes cheveux...

Auguste acheva de baisser le volet et dans la relative intimité du salon considéra Fredo qui s'était affalé sur une chaise. Il avait le teint gris que prennent les gens du Sud quand ils sont très malades.

Il portait son blouson de daim habituel, sa chemise et ses pantalons de toile foncée, son chapeau de feutre.

Il enleva prestement son blouson, en faisant la grimace. Une tache rouge s'épanouissait sur son épaule droite.

-Oh non ! s'exclama Charles, ne nous dit pas que tu as repris le travail !

Il faut savoir, que du temps où nos deux coiffeurs étaient clowns, Fredo, un corse, faisait un numéro de pickpocket assez apprécié. Son travail au milieu de la piste avec un ou plusieurs volontaires venant du public, montrait que ses doigts de fée valaient de l'or.

Il avait rejoint le cirque peu après sa sortie de prison. Il avait purgé une peine légère en fait pour ce pour quoi il serait applaudi par la suite.

Les trains, bus, rues bondées et quais de Marseille étaient devenus malsains pour ses prouesses. Il ne faut jamais voler aussi des gens de la pègre. Ils vous retrouvent, vous amochent et souvent peu après la police vous met le grappin dessus. Il avait procédé aussi à de petits cambriolages de villas vides mais le butin était maigre et les receleurs encore plus bandits que lui.

-Ne nous dit pas que tu as replongé, Fredo ! demanda Charles.
-Tu t'étais rangé, après le cirque, dans ce boulot de vigile en civil dans les grands magasins, non ? demanda Auguste.
-Oui, oui ! Mais... L'amour m'a fait faire une bêtise !
-Quoi à ton âge ?~~tes âges~~?
-J'ai peut-être les cheveux blancs aujourd'hui mais ça n'empêche !
-Alors ça, fit Charles en désignant la tache de sang, c'est d'un mari jaloux ?
-Ouaip, répondit Fredo. Un sacré jaloux... Dis-moi Auguste, tu as toujours ta trousse ?
-Ma trousse, oui, mais j'ai un peu perdu la main.
-Tu compte sur Auguste pour ? s'étrangla Charles.
-Bien sûr ! Je ne peux pas aller à l'hosto avec une balle dans le buffet et avec mon pedigree ! Ce serait retour en tôle à brève échéance !
-Pas de dégât autre que toi tout de même ? s'inquiéta Auguste.
-Non, non!! le rassura Fredo, y a que moi qui ai morflé !
-Bon, viens à l'arrière, fit Charles, on va s'occuper de toi. Mais dans la mesure du possible hein ? J'espère que tu ne nous réserves pas des complications !
-Bof... fit Fredo d'un air dubitatif.

Ils passèrent dans les pièces arrières du salon. Un petit living cosy avec sa télé, ses tableaux assez symboliques mais figuratifs, bref, un endroit confortable avec un petit poêle à bois et une réserve de bûchette en guise de chauffage d'appoint.

Ils poursuivirent par la cuisine et prirent à gauche dans une pièce très éclairée aux néons.

-Oh dites donc ! Vous avez gardé tout ça ? s'exclama Fredo d'une voix qui faiblissait.

Il faut dire que la pièce comportait une sorte de grand établi en alu, des armoires vitrées pleine d'instruments luisants et métalliques, des étagères couvertes d'animaux empaillés, et sentait une vague odeur de désinfectants divers.

-Enlève ta chemise et couches-toi là-dessus, intima Auguste en revêtant une sorte de tablier blanc.

-Sur... sur la table ? redemanda Fredo, tu es sûr ?

-On est sûr et certains ! fit Charles péremptoire. Tu ne vas pas faire ta mijaurée à ce stade, si ?

-Non, non... Mais ça fait quand même longtemps que...

-Que je ne pratique plus la taxidermie ? fit Auguste.

-Ou...oui, répondit Fredo qui tremblait maintenant.

-Oh ça, c'était notre gagne-pain avant le cirque ! confirma Charles.

-Il y a si longtemps ?

Fredo était à présent torse nu et allongé sur la table.

-Pour ça oui ! confirma Auguste. Mais ça ne s'oublie pas, c'est comme de rouler à vélo... Bon, voyons voir cela...

-Ouais, ajouta Charles, les gens aujourd'hui n'empaillent plus, même pas les chasseurs, c'est dire ! Ils incinèrent comme pour les humains finalement.

-Charles, trempe ce tissu dans une dilution du produit de la bouteille verte, fit Auguste qui inspectait la plaie. Aïe, dit-il, la balle doit encore être dedans avec des débris de tissus sans doute.

-On se concocte donc un petit champ stérile ? demanda Charles.
-Tout juste ! Dis-moi, Fredo, tu es vacciné contre le tétanos ?
-Euh... j'en sais rien... Tu sais, moi, les toubibs...
-Bon, on essaiera de se procurer une dose...
-Voici le champ stérile de Monsieur, fit Charles. Je prends l'anesthésique local et la seringue ?
-Oui, merci, fit Auguste.
-Euh... j'aime pas les piqûres, chuchota Fredo.
-Oh, dis, Fredo, fais pas ta chochotte hein ? Où alors tâche de pas te faire tirer dessus !

Auguste anesthésia l'épaule de Fredo et muni d'un petit écarteur entreprit d'inspecter la plaie.

Pendant ce temps Charles questionnait Fredo sur les circonstances et les causes. Histoire aussi d'attirer son attention sur autre chose que l'activité d'Auguste.

-Tu as parlé d'amour, Fredo... Explique un peu !
-Ben, tu sais que je fonctionne comme vigile en civil dans plusieurs lieux commerçants d'ailleurs.
-Et alors ?
-Bon, j'ai un salaire honnête, j'me plains pas, mais les journées sont longues et tout ce que je peux faire c'est désigner les gens douteux à des vigiles en uniforme.
-Pas simple tout cela...
-Non mais ça marche. Je ne dois pas être trop repéré surtout.
-Donc, tu es vraiment rangé des voitures ! Salaire, sécurité sociale et le toutim ?
-Pas vraiment, tu sais l'administration et moi...
-Ouais je vois.
-Et moi je vois la balle, fit Auguste, elle s'est tapée contre la tête de ton humérus. Pas trop de dégâts, un petit calibre, faible vitesse. Une arme de dame dirais-je.
-C'est une femme qui t'a tiré dessus ? demanda Charles.
-Non, c'est son mari, ça c'est sûr !
-Bon alors, la suite, fit Charles voyant qu'Auguste ajustait son extracteur.

-Un jour, je vois une femme, une femme d'âge mûr, je dirais la soixantaine bien conservée, tu vois ?
-Comme je te vois, vieux grigou !
-J'en suis instantanément tombé amoureux fou !
-Eh bien, on peut dire que toi et le bon sens, hein ?
-Charles, écoute-moi, je vais te la décrire...
-Tût, tût tût, rien du tout ! Ta description sera tout sauf fiable.
-Pourtant...
-La suite por favor signor Fredo !
-Elle venait périodiquement et moi je ne pouvais me dévoiler puisque mon job m'impose d'être inodore, incolore, invisible...
-Cornélien !
-Quoi ?
-T'occupe, continue.
-Un soir je l'ai suivie, j'avais pratiquement terminé mon service. Et j'ai vu où elle habitait.
-Ah ?
-Beau quartier, maison cossue et... un mari ! Hélas !
-Alors ?
-Ça y est ! J'ai extrait cette balle ! fit Auguste plutôt satisfait. Il me reste à tout refermer maintenant. Bon, les aiguilles, les fils, suturons !
-Brrrr ! fit Fredo, rien que les mots me font serrer les fesses !
-T'inquiète Fredo, je suis sûr qu'Auguste va te recoudre comme un chef !
-Donc, j'ai tourné souvent près de cette maison et je suppose que je me suis fait repérer. Quand j'étais du métier, mes approches étaient bien plus furtives et...
-Et ici il s'agissait d'un mâle en chasse, excité par une femelle...
-Il y a un peu de cela mais très peu, moi, tout ce que j'espérais, c'était un petit souvenir, un truc qui porte son odeur, tu vois ?
-Fétichiste, à ton âge Fredo !
-Ben oui, on vieillit et on se contente de moins, on veut rêver...
-La solitude Fredo ?
-Oui, Charles, la solitude...
-Alors ?
-Je suis entré par effraction, mais tout en douceur hein ! J'ai

encore mes rossignols !

-Et puis ?

-J'ai trouvé un foulard. Je l'ai humé ! Oh ! Quel bonheur ! Puis j'ai vu un médaillon avec sa photo...

-Tu l'a chouravé bien sûr...

-Oui, fit Fredo avec une petite voix. Et c'est à ce moment qu'un mec du genre sévère et patibulaire s'est dressé dans le hall, et sans sommation aucune, m'a ajusté et a tiré !

-Waow, un méchant !

-Moi, je me suis carapaté, j'avais mal, le foulard et le médaillon et...

-Et tu as foncé jusqu'ici ! On t'a suivi ?

-Non, non, là mes vieux réflexes ont refait leur travail et je suis certain qu'il ne ~~m'ont~~ m'a pas suivi !

-Tu es recousu mon bon Fredo ! annonça Auguste tout en badigeonnant la suture de produits antiseptiques et en la recouvrant de gaze et de sparadrap.

-Dis-moi, ajouta Charles, le foulard, le médaillon ?

-Dans les poches de mon blouson...

-Il va falloir...

-Non, non non ! Je garde le foulard et la photo dans le médaillon ! Pour le médaillon lui-même ; tu as une idée ?

Auguste s'approcha et l'aida à se redresser, puis à descendre de la table.

-Tiens, voici quelques analgésiques. À prendre si tu as trop mal car cela va cicatriser maintenant. Tu jettes aussi le blouson car avec ce trou à l'épaule... Cela fait mauvais genre, tu sais ? Tu jettes aussi la chemise.

-Bon, ok ! Merci Auguste. Pour le médaillon... Voici l'adresse, il y a une boîte aux lettres et...

-Pigé mon vieux, fit Charles, ta dulcinée récupérera le bijou.

-Plutôt son mec, je dirais...

-Bon, allez, c'est pas tout ça mais maintenant tu vas rentrer chez toi, tu as un chez toi quand même ?

-Oh oui, pas de problème mes amis. ~~Mais~~ Mais dites-moi... Où avez-

vous appris ce boulot-là, l'empaillage ?

-Oh, fit Auguste, on a servi autrefois dans l'armée.

-À la guerre ?

-Oui, il y a toujours une guerre quelque part dans notre monde, dit Charles.

-Et... vous y faisiez quoi ? demanda Fredo en se préparant à sortir le blouson posé sur l'épaule saine et avec un tee-shirt prêté par Auguste.

-Nous étions ambulanciers, fit Charles.

-Et infirmier en chirurgie de campagne, compléta Auguste. Ça te rassure maintenant ?

-Oui, oui, encore merci les gars et à charge de revanche !

Fredo sortit par la porte latérale et se fondit dans la nuit à présent tombée.

-Tu lui as mis un peu de "perlinpinpin" Auguste ?

-Bien sûr, Charles, la poudre elfique est souveraine pour des vieux schnock comme Fredo. Mais ça, il n'a pas besoin de le savoir...

-Ni que nos exploits d'ambulanciers et infirmiers datent de près d'un siècle ! Ah ! ah ! ah ! conclut Charles.

Barber Shop

Conte 2

L'accident et le vieux bosniaque

Charles entendit un crissement de freins de voiture, puis un choc sourd et enfin des cris poussés par des passants. Il laissa son client en plan et sortit avec Auguste voir de quoi il s'agissait.

Un bonhomme sortait de sa voiture et regardait la forme étendue par terre sur le passage pour piéton. Un vieil homme à première vue.

Le conducteur vitupérait comme quoi ces piétons se croyaient tout permis. Il remonta dans son véhicule sans se préoccuper du vieil homme et enclencha sa marche arrière.

Charles qui sentait venir le délit de fuite ouvrit la portière du conducteur et le prit au collet.

-Alors très cher, on s'en va ? lui fit-il.

-Ta gueule le nabot, écarte-toi ou tu vas goûter de mes poings !

-Mais on est un grand méchant !

-Grand, oui, et costaud, fit l'homme en se dressant de toute sa taille.

-Vous allez pourtant attendre la venue de la police, n'est-ce pas ?

-Compte là-dessus, fit l'homme en envoyant à Charles un coup de poing qui n'arriva jamais à destination.

Charles contourna le conducteur à toute vitesse, lui donna un coup de pied dans les jarrets et ensuite alors qu'il se pliait un peu, lui donna un une-deux à la face puisqu'il était à présent à sa hauteur. L'homme était groggy et cherchait à retrouver son ascendant.

Hassan, le légumier, une sorte de géant, s'approcha.

-Tout va bien M'sieur Charles ? demanda-t-il.

-Sans problème M'sieur Hassan, mais il faudrait faire venir

Simon notre policier de quartier !

-C'est déjà fait en même temps que l'ambulance. Votre collègue Auguste a installé la victime de ce chauffard dans votre salon en attendant.

-Ah, bien bien...

-Qu'est-ce qu'on fait de celui-là, demanda-t-il en désignant le chauffard.

L'homme se releva et tenta de bousculer Hassan. Mal lui en prit car Hassan qui est un placide, n'aime pas ce genre de comportement. Il lui donna un coup dans la nuque propre à assommer un bœuf !

-Holà Hassan vas-y doucement tout de même ! fit Charles.

-Cela donne le temps à l'inspecteur Simon de se rappliquer, rassure-toi j'ai contrôlé mon coup.

Le chauffard dû être allongé le long de sa voiture. Charles prit un coussin dans l'auto et le glissa sous sa tête.

-T'es trop gentil M'sieur Charles... constata Hassan.

-Ouaip, mais je préfère être comme ça. Bon, tu peux le surveiller ? Je vais voir si Auguste a besoin de moi...

-Vas-y, Ali était de passage et il garde la boutique ! Moi j'attends l'inspecteur...

-Eh ! Simon est inspecteur "principal" maintenant. Ne l'oublie pas surtout, il aime bien être un peu brossé dans le sens du poil.

-Compris !

Charles alla dans son salon pour prendre les mesures des dégâts et espérant que l'homme âgé ne fût pas estropié.

Il ne trouva personne à part un client en attente.

-On s'occupe de vous dans un instant Monsieur, excusez-nous...

-Vous êtes tout excusé M'sieur Charles, votre collègue a emmené un vieil homme assez mal-en-point à l'arrière. Moi, je peux attendre !

-Merci ! fit Charles en se précipitant vers les pièces arrières, le living, la cuisine mais surtout... la salle de taxidermie.

Le spectacle y était de qualité: Un vieil homme aux cheveux blancs torse nu assis sur la table en inox juste sous les néons.

Auguste était en train de mettre un bandage autour de l'épaule.

-Épaule luxée, fit-il comme commentaire. Mais je l'ai remise en place. Je crois qu'il a peut-être le tibia et le péroné cassés ou fêlés mais...

-Quoi ?

-Pas de déplacements notables et je n'ai rien ici pour remettre des os en alignement et encore moins pour faire une immobilisation soignée. Alors, on laissera ça aux équipes du Samu.

Mais...

-Mais il y a son fessier droit, regarde ajouta Auguste !

Charles constata que le tissus du pantalon était largement tâché de sang et déchiré. Le tarmac avait fait son œuvre abrasive pour le moins!

-Bon, pour l'épaule c'est ok ! fit Auguste. Aide-moi à le déculotter !

-Tu crois pouvoir agir avant que le Samu n'arrive ?

-Il leur faudra bien encore cinq minutes et...

-Et ?

-Ce vieux souffre ! Il faut au moins nettoyer cette plaie et mettre un gel qui le protège ! Je n'aurai pas le temps de le suturer mais...

-La poudre elfique, tu crois ?

-On a juste le temps !

-Je vous ai entendu, fit une toute petite voix.

-Quoi ?

-J'ai l'impression de revenir dans les années 90' à Sarajevo !

Mêmes voix, les deux ! fit le vieillard.

Avec des gestes rapides, Auguste nettoya la plaie, la saupoudra d'une espèce de farine aux reflets bleus et appliqua un pansement avec de la gaze et du scotch. Le vieux se redressa.

Il les regarda.

-C'est bien vous ! Mais ce n'est pas possible ! Moi, un bosniaque blessé par un tir des Serbes. Cette tente pleine de gémissements, mon dos si abîmé que les toubibs m'avaient mis sur le côté sur ma civière que vous, oui vous le petit ! Vous m'aviez tiré de ces tirs croisés par des snipers, vous trainiez tout : la civière et son contenu : moi ! Et les tireurs s'en foutaient bien de tirer sur vous.

-Vous devez confondre, fit Auguste, c'est le choc de cette voiture...

-Non, non ! Et vous aussi le grand échalas, vous avez vu qu'on m'avait mis en attente sur le côté. Et vous m'avez soigné, suturé et que sais-je encore car je me suis évanoui sous les souffrances.

-Des gens qui nous ressemblaient sans doute...

-Non, vous dis-je !

-Alors ce doit être mon père qui a fonctionné dans ces contrées à cette période...

-Ah oui ? Tous les deux vous avez des parents qui vous ressemblent et qui ont œuvré à Sarajevo ? Moi je dis que c'est bien vous, mais... moi j'ai vieilli et... pas vous !

À ce moment les gars du Samu entrèrent dans la salle et, plissant des yeux dans cette lumière assez vive, s'avancèrent vers le vieux bosniaque.

-Épaule droite luxée et replacée, fesse droite fortement endommagée mais stabilisée, suspicion de fractures aux tibia et péroné gauches.

-Ben dites donc ! Vous êtes médecin ?

-Non, juste secouriste. Mais allez-y, fit Auguste péremptoire.

-Vous avez été rapides, bravo !

-Oh, on travaille toujours en équipe dans ce salon ! conclut Charles se faisant rassurant.

On emmena le vieux bosniaque dans l'ambulance.

Pendant ce temps, Simon considérait un homme couché le

long d'une voiture. Il avait communiqué avec son central pour vérifier les aspects plus administratifs concernant le véhicule. Il avait aussi ouvert le portefeuille du chauffard et transmettait son identité.

-Euh, inspecteur, si je puis vous donner un conseil, menottez-le avant qu'il ne se réveille... fit Hassan.

-Attends... Hou-là ! d'après le central, le véhicule est déclaré volé et...

-Et ?

-Et le gars ici présent n'existe pas ! Bon, je vais suivre ton conseil ! Mieux vaut prévoir que guérir !

L'inspecteur Simon passa les menottes au chauffard encore un peu dans les vapes. Il commençait d'ailleurs à revenir à lui...

-Dis-moi, Hassan, comment a-t-il fait pour être ainsi allongé avec en plus un coussin sous sa grosse tête, fit Simon d'un air un peu sévère.

-Oh, eh bien... Ce type est un chauffard, violent en plus ! Si Auguste et moi ne l'avions retenu...

-Mais... Comment s'est-il assommé ? Hein, moi je ne veux pas de bavure ! Je suis sûr que les gens ont pris des photos avec leurs smartphones !

-Oh, rien du tout ! Il m'a cogné et en le retenant, il s'est trouvé déséquilibré et est tombé en arrière ! Sa tête a porté sur le capot de sa voiture et... voilà, il est tombé en digue-digue.

-On ne va pas m'amener des photos de violences policières ou non hein Hassan ?

-Non ! D'ailleurs les gens d'ici gardent tout cela pour eux ! Nous nous connaissons bien dans ce quartier !

-Bon, on verra, fit Simon avec un demi sourire.

Le chauffard fut embarqué prestement et sans beaucoup de ménagement sous le regard approuveur des passants dont pas un n'arbora son smartphone.

Pendant ce temps l'ambulance du Samu arrivait à destination avec un vieux qui essayait de les convaincre de choses

incroyables.

-Je vous le dis ! Ces types dans ce salon de coiffure... Je les connais ! Mais en trente ans, ils n'ont pas pris une ride ! Ils ont essayé de m'avoir en parlant de pères et tout ça mais....

-Bien sûr Monsieur, mais calmez-vous...

-Vous ne me croyez pas hein ?

-Si, si... Venez, nous allons radiographier cette jambe...

Barber Shop

Conte 3

Les mainates

Ils allaient fermer le salon quand une dame d'une petite soixantaine d'années entra en tenant une grande cage avec deux oiseaux noirs.

-Monsieur Auguste, il faut m'aider !

-Quoi ?

-Oui !, regardez, mon cher Corlose est mort !

-Pour ça oui ! fit l'autre oiseau.

-C'est Corwin le présenta la dame et moi je suis Madame Maspin.

-Ouais, Maspine ! rectifia l'oiseau dénommé Corwin.

-Mais... que puis-je pour vous ? demanda Auguste interloqué.

-J'ai appris que vous étiez autrefois empailleur. Je voudrais que vous naturalisiez mon Corlose.

Revenant de l'arrière, Charles s'informa.

-Que se passe-t-il Auguste ? Bonsoir Madame...

La dame regarda Charles avec un regard allumé, ils avaient approximativement la même taille même si Charles était, tout de même, cinq centimètres plus petit qu'elle.

-Cette dame voudrait que je naturalise son...

-C'est un mainate parleur ! s'exclama-t-elle.

-Ah ! Un de ces oiseaux particulièrement sale ? demanda Charles.

-Il faut s'en occuper ça c'est sûr, fit Madame Maspin.

-Comment est mort ce...

-De vieillesse ! s'exclama le mainate appelé Corwin. Il avait déjà 32 ans !

-Hélas...fit la dame.

-Et moi, j'en ai 30, alors... ajouta-t-il.

-Je vous paierai le tarif quel qu'il soit, je vous assure ! Allez, un bon geste... fit Madame Maspin.

-Ce n'est pas la question, fit Auguste, mais cela fait si longtemps que...

-C'est rien de le dire ! s'esclaffa Charles.

Auguste regarda la dame, regarda Charles qui lui fit une grimace de connivence, regarda le Corwin et feu le pauvre Corlose.

-Bon, fit-il. Toi Charles tu restes ici, tu abisses les volets et tu... hum, tu tiens compagnie à Madame.

-D'accord !

-Moi, j'emmène la cage et je commence le travail dans la salle de derrière. Sachez Madame que ce travail prendra tout de même une petite semaine. Il y a des traitements qu'on ne peut accélérer, une question de chimie organique.

-Il me faudra revenir ? demanda-t-elle en souriant vers Charles.

-Oui pour discuter de l'attitude que vous souhaitez pour Corlose mais en attendant vous reprendrez Corwin, je n'ai ni le temps ni l'espace pour sa cage et l'entretien de tel oiseau.

-Pas de problème !

-Le cas de Corlose ne nécessitera pas l'entretien habituel mais bien d'autres traitements que vous préférerez ne pas voir j'en suis sûr.

-T'inquiète pas Auguste, je ferme et je tiens compagnie à Madame ! fit Charles avec amabilité.

Ainsi Auguste se retrouva-t-il dans la salle blanche aux instruments rutilants, aux armoires vitrées, aux rangées de pots et bouteilles de toutes sortes.

Il posa la cage et en sortit le corps du pauvre Corlose.

-Moi je trouvais qu'il commençait à puer, fit Corwin.

-Vous les mainates, vous puez vivants aussi bien que morts, alors...

-Oh, ça va, hein les compliments ! On n'est tout de même pas responsable de ce que l'évolution a fait de vous ! répondit l'oiseau.

-Non, c'est vrai...

-Si on vous enfermait depuis votre jeune âge dans une cage, même grande, vous ne tarderiez pas à puer vous aussi ! fit Corwin en fixant Auguste d'un regard offusqué.

-J'en conviens, fit Auguste en posant feu Corlose sur la table en alu et en lui ouvrant les ailes.

-Mmmh belle envergure pas vrai ? fit Corwin.

-Pas mal, pas mal... admit Auguste.

-Vous savez, la vieille, enfin, je veux dire M'âme Maspin, elle nous ouvrait la cage une fois par jour pour qu'on se dégourdisse. On volait dans tout son quartier... C'était chouette !

-Il fallait bien qu'elle puisse nettoyer votre cage.

-Ouaip ! Après on faisait la conversation.

Auguste amena une espèce de planche à rainures sur la table et y posa Corwin. Ensuite il fixa les ailes et les pattes bien écartées et la tête sur le côté. Il alla chercher des instruments manifestement tranchants.

-Tu n'est pas obligé de regarder Corwin. Je vais lui enlever les viscères...

-Je me tourne, car cela me chavire le cœur, fit Corwin en se tournant dos à la table. Dis-moi, continua-t-il, cela n'a pas l'air de t'intriguer que nous puissions parler de tout et de rien tous les deux...

-J'en ai vu d'autres.

-Ouais, mais quand même, tu n'as pas l'air étonné que je ne fasse pas une version améliorée de perroquet, du genre "qu'il est gentil Coco !"

-Pas du tout !

-C'est pas banal ! D'habitude...

-Charles et moi avons longtemps travaillé dans un cirque et on y apprend à communiquer avec les animaux, c'est une nécessité !

-Mon œil ! Tu y as peut-être appris l'empaillage mais pas à

communiquer comme nous le faisons ici !

-Attends, ne me distraits pas, je fends la cage thoracique, avec tous ces petits os...

-Ça aussi tu l'as appris au cirque ? Allons, c'était quoi votre numéro, à tous les deux ?

-Bof, clowns, moi le grand blanc et Charles le petit rigolo. De la musique, de la jonglerie et surtout des gaffes bien grosses !

-Moi je suis sûr que...

On entendit tout à coup des gloussements venant du salon.

-Allons, Monsieur Charles ! Ne soyez pas si farouche ! Nous avons tout le temps de faire mieux connaissance...

-Là, fit, Corwin, c'est M'amie Maspin qui passe en mode masse pine ! Vous allez voir, elle va se le faire. C'est une grande amoureuse, une reine du radada.

-Tu dis n'importe quoi ! fit Auguste en mettant les viscères et toutes les parties molles dans un récipient qu'il obtura. Ouf ! fit-il, cela puerà déjà moins.

-On en a vu ce brave Corlose et votre serviteur... La mère Maspin ne s'en laisse pas promettre vous savez...

-Non, je ne sais pas. Et d'ailleurs cela ne m'intéresse pas.

-Vous non, mais j'ai bien vu ses yeux s'allumer à la vue de votre partenaire et il a sourit, grossière erreur. Il y a des signes qui ne trompent pas.

Dans le salon, les gloussements passaient en mode orgiaque !

-Oh, Monsieur Charles, ce que vous êtes fort ! entendit-on.

-Vous voyez ? fit Corwin, cela n'a pas tardé !

-Je n'en crois pas mes oreilles, s'inquiéta Auguste.

-Oh, vous, vous êtes plutôt du genre calme et même un peu froid comme les grands elfes des forêts d'autrefois, mais Monsieur Charles fait plus penser aux faunes des mêmes forêts ! Ne serait-ce pas là que vous vous seriez connus les deux ? Il y a bien longtemps ?

-Vous avez trop d'imagination...

-Pour moi, cela expliquerait pas mal de choses vous savez...

Dans le salon, les choses devenaient plus bruyantes et les protagonistes semblaient devenir essoufflés et produire des bruits rythmiques.

-Oui, Monsieur Charles, oui, ouiiii

-Là, il pique des deux, fit remarquer Corwin.

-Vous devenez vulgaire Corwin ! dit Auguste.

-Mais non ! Cela dit, nous les oiseaux nous avons de longs préliminaires mais après, c'est cric crac bien le bonsoir !

-Je vous ai dit que...

-Que je deviens vulgaire ? Si vous saviez... Mais elle reviendra, vous verrez ! Elle en redemandera.

-Et... Elle paie en nature vous croyez ?

-Pas du tout ! Pour elle cela la rend encore plus débitrice... Si j'ose m'exprimer ainsi...fit Corwin.

-Il n'y a pas de mal. Mais je pense qu'un jour je vous empaillerai aussi sans doute, non ?

-Je crois que cela est certain maintenant et j'avoue que vos talents sont dignes des embaumeurs de l'Égypte antique.

-Comment savez-vous cela ? demanda Auguste.

-Oh, comme ça, fit Corwin évasivement.

Auguste passa un spray sur tout l'intérieur de la carcasse de feu Corlose et mis une sorte de gel sur les plumes et le bec. Il enleva aussi les yeux en murmurant qu'il espérait encore trouver des petites pierres brillantes comme cela.

Quand il ramena la cage avec Corwin au salon, Charles et la dame s'étaient manifestement rajustés.

-Voici votre oiseau Madame, fit Auguste.

-Merci, je peux passer quand pour la pose ?

-Krr, krr, krrr, fit Corwin.

-D'ici une bonne semaine. Mais venez à la fermeture s'il vous plaît !

-Certainement, fit Madame Maspin en jetant un coup d'œil à

Charles. Vous serez là aussi M'sieur Charles.
-Comptez-y ! répondit laconiquement Charles...

Barber Shop

Conte 4

Les moelles

Il y avait de l'émotion dans l'air au salon ce matin-là. Un papy expliquait les déboires de son petit-fils. On lui faisait une égalisation de la couronne de cheveux blancs qu'il possérait encore. Charles officiait tandis que le grand Auguste s'occupait de l'abondante toison frisée d'Ali.

Ce dernier, peu riche et même assez pauvre ne venait que pour le grand nettoyage et donc assez rarement. Il venait aussi quand il avait un rendez-vous galant et il fallait alors aussi lui faire la barbe et le parfumer.

Il payait en nature avec les légumes qu'il cultivait ici et là sur tous les terrains encore vagues du quartier ou dans les jardins où l'invitaient des personnes d'âge. Il faisait alors aussi l'entretien, les haies et les pelouses en plus d'un potager.

Ali était un ancien oasien venu dans ce quartier vingt ans plus tôt. Il trouvait le pays un peu frais mais tellement riche à cultiver. Lui il avait surtout connu ces dunes de sables qui avancent chaque année et ce soleil si chaud.

-C'est une bien triste histoire que vous nous contez-là, Monsieur, fit Charles.

-Oui n'est-ce pas. Ce sont des choses qui ne devraient pas se produire !

-Quel âge a-t-il votre petit-fils ?

-Huit ans, il s'appelle Pierrot et il est si gentil, même dans son lit d'hôpital. C'est lui qui tente de nous consoler ses parents et moi.

-Il souffre ?

-Pas vraiment mais il s'affaiblit et puis, il doit rester dans cette tente en plastique...

-Pourquoi ? demanda Auguste qui s'interrompit dans sa coupe.

-À cause des médicaments contre son cancer. C'est un cancer

dans le sang si j'ai bien compris. Alors, avec le traitement il n'a plus de défenses immi-euh immo...

-Immunitaires vous voulez dire ? proposa Charles.

-Oui ! C'est cela. Il est en attente d'une greffe des os, mais je ne suis pas...

-Vous voulez sans doute dire une greffe de moelle osseuse, fit Auguste.

-Oui ! Ah, Monsieur Auguste, vous en connaissez des choses. Oui, et il faut un donneur convenable.

-Eh ! fit Ali, moi je veux bien donner, j'ai des os solides et je suis un type assez convenable !

-C'est aimable à vous Monsieur Ali mais je me suis sans doute mal exprimé. C'est quelque chose qui veut dire compatible.

-C'est lié à l'ADN Ali, il faut être compatibles génétiquement.

-J'ai rien compris, fit Ali mais ma proposition tient toujours !

-Ali, fit remarquer Charles, n'oublie pas que tu es toujours sans papier depuis vingt ans, alors... Bonjour les ennuis !

-Attention Ali, je vais maintenant te barbouiller la face de crème à raser !

Penche-toi vers l'arrière... On ne bouge plus !

-Vous savez, repris le papy, ce qui me désole encore plus, c'est de ne pas pouvoir le prendre dans mes bras et de voir comme il s'étoile petit à petit...

-Dites-moi, grand-père, fit Charles, ce serait bien si on pouvait vous accompagner Auguste et moi lors de l'une de vos visites.

Vous savez, nous avons travaillé dans un cirque autrefois !

-Oh ! Ça, ce serait bien ! oui, je viendrais vous dire...

-Euh, fit Auguste en interrompant son rasage, il y a des visites le soir ? Car pendant la journée... Ou alors un lundi ? ou un dimanche ?

-Un lundi ! sûrement ! Ça doit être faisable ! Oh, ce serait chouette ! fit le vieil homme tout ragaillardi.

Après la fermeture, Auguste semblait tout raplapla. Et Charles ne valait pas mieux.

-Euh ! fit Charles.

-Je...l'interrompit Auguste.

-Ok ! Parle le premier Auguste.

-Voilà, un réunir un peu de matériel pour faire un petit show dans une chambre, en plus une chambre "blanche", c'est un, mais...

-Mais lui donner autre chose, c'est deux !

-Tu l'as dit. On peut lui promettre une visite récurrente du genre... Tous les lundis !

-Cela donne aussi une sorte d'espoir du genre... la semaine prochaine, non ?

-Oui, et l'espoir fait vivre ou à tout le moins, attendre ! Il faut aussi que nous nous mettions en chasse. Par exemple l'ADN de notre gentil Ali... Que pourrait-il nous apprendre ?

-Enfin, Auguste. Tout les sépare ! Il vient d'entre les ergs du grand sud saharien et le petit est un représentant caucasien typique !

-Oui mais... Il y a la poudre elfique qui pourrait faire le lien ? Non ?

-Je ne vois pas comment, répondit Charles. Même si comme toi, je...

-Laisse-moi étudier la question. J'ai des cheveux et des poils de barbe de Ali... Il me faudrait juste quelque chose de... ce petit Pierrot pour entamer une...

-Bon ! Comme tu voudras. Avec toi, il n'y a pas de hasard hein ? Si Ali était là, c'était un signe ? Enfin Auguste !

-Cela vaut le coup d'essayer non ? Rappelle-toi...

-Ah non ! cela remonte à trop loin ! Nos contacts se sont atténués désormais, nos semblables vivent cachés et si peu nombreux...

-C'est vrai mais je voudrais essayer quand même. C'est juste une question de proximité entre Ali et Pierrot, pas de compatibilité comprends-tu ?

-Ouaip, je comprends que tu n'en démordras pas. Mais motus hein ? Pas de faux espoirs...

Auguste se renseigna sur la possibilité génétique de compatibilité entre un saharien et un européen. La réponse fut du genre : peu probable mais possible.

Ils préparèrent donc pour le lundi suivant un petit spectacle de magie, prestidigitation et clowneries diverses susceptibles d'être menées dans une chambre blanche. L'espace y était compté. Le papy revint avec les autorisations de l'hôpital.

- Tu sais Auguste, on devrait aussi lui raconter une histoire...
- Bonne idée... Que dirais-tu de la légende du prince Ali ?
- Je te vois venir, toi ! Allez, d'accord, je me procure un bouquin avec de belles images ! Ça aidera le petit à "voir", hein ?
- Et comment ! Mais réservons cela pour une deuxième visite. Comme ça nous aurons une meilleure idée de la situation.

Ainsi fut fait et la petite représentation clownesque de Charles et Auguste, avec nez rouge, grandes chaussures et bretelles pour Charles et chapeau pointu, visage tout blanc et culotte à paillettes pour Auguste, tout cela fut accueilli avec les grands yeux que peuvent avoir les enfants très malades. Ils se promirent de revenir. Le papy était aux anges, c'est le cas de le dire. Ils se quittèrent sur des promesses.

- Cher Pierrot, seras-tu là la semaine prochaine ? Pour nous deux ? demanda Charles.
- Oh oui ! Ça c'est sûr ! répondit Pierrot. Et vous ?
- Croix de bois croix de fer ! fit Auguste.
- Euh, fit Charles, il faut cracher entre deux doigts.
- Oui, je vois, fit Pierrot, mais où je crache ?
- Bof, dit Auguste, dans ta tasse de thé par exemple ! Et ne lésine pas sur le crachat. Nous on fait pareil !

L'enfant cracha du mieux qu'il put et nos deux compères aussi sur des papiers mouchoirs. Ils firent au revoir et demandèrent au papy d'user de son autorité pour récupérer au plus vite la tasse dans laquelle Pierrot avait craché.

C'est ainsi que Charles et Auguste rentrèrent chez eux avec une petite quantité de salive de Pierrot aux fins d'analyses. Ils ne laissaient pas ce soin à quiconque d'autre.

La semaine qui suivit vit revenir Ali avec une demande de rasage et surtout de parfum !

-J'ai un rendez-vous ! fit-il tout joyeux.
-Avec qui donc ? demanda Charles.
-Ne le dites à personne mais...
-Mais ?
-Madame Massepin m'a invité à prendre le thé chez elle demain après-midi vers 17h. Vous savez qu'elle a un mainate parleur ?
-Oh pour ça oui ! firent Charles et Auguste en chœur.

La bonne fortune de Ali permit à Auguste de lui prélever quelques poils avec bulbes aux fins d'analyses une fois de plus.

Il y eut deux types d'analyses, celles effectuées par Auguste dans son labo avec l'aide de la poudre elfique numéro six et celles qu'ils diligentèrent dans un labo à leurs frais.

Dans les deux cas les résultats furent les mêmes : Pierrot et Ali étaient compatibles pour une greffe !

Il faut dire que depuis les croisades et les colonisations, les croisements entre personnes de type caucasien et arabe ou sémitique avaient eu lieu tellement souvent que Pierrot et Ali pouvaient bien de ce point de vue être cousins même si des aspects extérieurs divergeaient. La nature est tellement "marieuse".

Le plus dur restait à faire : les aspects médico-légaux ! Et là...

Ils firent appel à Simon, l'agent du quartier.

-Que peut-on espérer ? lui demandèrent-ils.
-Rien de rien, répondit Simon. Les administrations sont par nature insensibles à tout argument qui n'est pas, lui aussi, administrativement correct. Or Ali est l'exemple même du gentil hors la loi ! Moi je ferme les yeux et mes collègues aussi mais... hors de notre zone... Il suffirait même d'un nouveau chef de brigade un peu sourcilleux et...
-Si je comprends bien, il faut trouver une équipe médicale complaisante et agir.
-Il s'agit de la vie d'un gosse. Après on peut parler d'aide à personne en danger mais après seulement.

-Je vais en parler à l'équipe médicale qui s'occupe du petit Pierrot, fit Auguste. Nous verrons bien.

Et c'est là que la discréetion qui entoure les donneurs de greffe joua en faveur de Pierrot.

On organisa en accord avec l'équipe médicale, une deuxième visite des des compères coiffeurs et de leur ami : Ali.

L'attention de Pierrot était totale à l'écoute de l'histoire de Alladin, de la princesse Jasmin et du méchant Jaffar. Il fut séduit par l'idée de la lampe magique et du fameux Djinn. Pour cette fois, Auguste avait revêtu des habits orientaux pleins de bouffants et de couleurs rouges et ors. Il montra grâce à la prestidigitation qu'il était bien un Djinn !

C'était Ali qui racontait et montrait de belles images sorties d'un bouquin de Disney. Il avait une voix de conteur oriental magnifique et ses mimiques étaient très convaincantes.

Pierrot avait pénétré dans un rêve merveilleux et souriait ! Oui ! Il souriait !

Par la porte entrebâillée, plus d'un membre de l'équipe était venu écouter et voir. Infirmières, médecins et aides-soignants, tous accompagnèrent ensuite Ali vers les salles de tests ultimes.

-Ça va faire mal ? demanda Ali. Car je suis douillet vous savez...

-Je vous tiendrai la main, fit une infirmière qui ressemblait un peu à la Jasmin du conte.

-Oh merci Jas...enfin merci Madame.

-Vous pouvez m'appeler Jasmin si vous le voulez. Moi je vous appellerai "prince Ali" d'accord ?

-Euh, oui... C'est trop d'honneur... mais OUI !

Il y a à présent deux ans que Pierrot a été greffé et sa leucémie est en parfaite rémission. Il a aussi repris l'école et lui et Ali sont devenus très bons amis.

Chaque fois qu'il a un congé ou un moment de libre, Pierrot suit Ali dans les jardins et les potagers. Il a une véritable passion pour tout ce qui pousse. Ali ne tarit pas d'éloges pour cet élève qu'il n'espérait pas. Il a bien vu que Pierrot avait une âme de jardinier.

À présent qu'il a à nouveau des cheveux à faire couper, Pierrot vient bien sûr auprès de ses deux amis clowns qu'il a découvert dans leur salon moins magique mais où il se sent bien.

Le papy et les parents de Pierrot viennent de temps en temps faire la causette aux deux coiffeurs et à Ali lorsqu'on le rase.

Barber Shop

Conte 5

La Roumanie

Hassan entra en coup de vent dans le salon !

-Ah, mes amis, quelle histoire, fit-il tout de go.

-Eh, Hassan ! que t'arrive-t-il? fit Charles. Tu sais, je suis occupé avec Monsieur Simon et Auguste attend le papa de..., tu sais bien, le papa du petit Pierrot !

-Tu m'as l'air un peu paniqué, Hassan, remarqua Auguste qui brossait les cheveux de son client précédent. Un roux d'après la couleur.

- Je viens d'avoir le contrôle de la brigade des commerces ! s'exclama Hassan.

-Ouais bon, mais tu es clean de chez clean mon bon Hassan ! fit remarquer Charles avec un regard appuyé vers Simon le flic de quartier.

-C'est parce qu'il est un genre de Pakistanais voilà pourquoi ! dit Simon.

-Moi ? Mais je suis Bengali ! se rebella Hassan.

-Tu sais, vu d'ici, Paki, Bengali, Indien, c'est tout comme ! fit Auguste.

-Peut-être mais en fait c'est un peu comme si tu disais la même chose sur la moitié, au moins de l'Europe ! C'est fou ça quand même !

-Question de formation et de caractère, ajouta Simon. Tu sais, c'est comme pour les asiatiques à peau jaune, pour nous, ils se ressemblent tous ! C'est vrai pour les africains aussi. Les êtres humains sont comme ça : un peu myopes !

-Il n'empêche qu'à une minute près ils tombaient sur Ali ! s'écria Hassan. Les mains pleines de cageots de légumes avec en plus des bouquets de fleurs. Tout ça sur son espèce de caddy en plus, sans doute chapardé dans une grande surface !

-Tu as dû avoir assez chaud ! reconnut Charles.

-Pas qu'un peu ! En plus Ali n'a pas le moindre papier, c'est dans le sens le plus absolu un "sans papier". Avec ses légumes et ses fleurs, c'est du "noir" comme on dit. Du local, soit, mais du "noir" ! S'ils étaient tombés là-dessus...

-Que Ali aie des papiers ou non, cela reste du "noir", dit Auguste. Non que je te le reproche, sans cela tout commerce devient déficitaire, mais quand même, avec Ali, ça augmente le risque.

À ce moment le papa de Pierrot entra. C'était le genre "costume cravate" mais tout le monde le connaissait à présent dans le coin : le papa de Pierrot : Hugo Van Perk !

-Salut tout le monde ! fit-il en allant s'installer dans le fauteuil préparé par Auguste.

-Bonjour Monsieur Hugo, firent-ils en chœur.

Et les débats reprirent car pour Monsieur Hugo, on ne faisait pas de cachotteries.

-Bon, fit Simon, si Ali avait des papiers en règle, qu'est-ce que cela aurait changé ? Hein ?

-Cela pourrait tout changer, fit Hassan, Je ne sais pas bien en quoi mais... Imaginez qu'ils lui demandent ses papiers... hein ? Il est dans mon magasin avec des trucs dans son caddy qui, quoi ? hein ? qui entrent ou qui sortent ?

-Ils seront vachement soupçonneux, remarqua Simon, à juste titre d'ailleurs. Moi, je ferme les yeux, Ali est un plus dans ce quartier, mais eux, les flics du contrôle commercial, ils ont plutôt l'habitude de commerces tenus par des Pakis ou assimilés s'empressa-t-il de dire, qui vendent un peu de tout, alcools, épiceries etc. mais aussi, dans des arrières-salles, voire des toilettes, des distributeurs de shit ! On peut les comprendre, ces flics ! Ça change de proprio tous les deux mois ! Difficiles à coincer, moi je vous le dis !

-Il faudrait pour commencer que Ali ait une situation légale solide, exprima Hugo. Et, dans mon service j'y ai pensé plus d'une fois, vous vous en doutez ! Je lui dois quand même la vie de mon

fils !

-Vous travaillez où encore ? s'informa Hassan.

-Je suis un employé du cabinet du ministre actuel des affaires étrangères. Bref je fais dans la diplomatie.

-Ça explique que vous viviez dans ce quartier rupin loin de vos parents et du grand-père de Pierrot... fit Auguste mi-figue mi-raisin.

-Exactement ! Ne remuez pas le couteau dans la plaie, s'il vous plaît, Auguste ! C'est du passé ! Désormais nous sommes du quartier non ?

-Parfaitement, mais ne vous fâchez pas cher Hugo, c'était juste pour situer sans plus.

-Bon ! Donc, il y a des pays dans lesquels l'obtention d'une carte d'identité se monnaie assez aisément. J'ai cherché pour Ali et ma conviction c'est de voir en Roumanie ! Les reliquats actuels de la période Ceausescu font très bon ménage avec toutes sortes de formes de corruption. D'où des possibilités d'obtention de papiers officiels moyennant finances !

Ainsi Monsieur Hugo chargea Hassan de lui obtenir des photos genre photo d'identité de Ali et entreprit des échanges discrets avec des collègues Roumains.

De son côté Ali rencontra dans le jardin de Madame Massepin un bien curieux personnage. Haut comme trois pommes, il lui dit s'appeler Baba et semblait assis sur une espèce de carré de tissu qui flottait au ras du sol.

-Tu es un Djenoun ? lui demanda Ali.

-Oui, j'en suis un ! répondit la créature.

-Mais, tu devrais être beaucoup plus grand !

-Ne te fie pas aux dessins animés et aux rêves des roumis, Ali.

-Ah bon ?

-Je te suis depuis que tu as décidé de quitter ton oasis là-bas dans le désert.

-Oui, les vagues de sable allaient la submerger. Mais je n'ai pas eu au grand jamais eu de lampe à huile !

-Tout ça, ce sont des contes mon bon Ali, fit Baba. Je t'ai suivi

car je sais que tu aimes planter, faire pousser et tout ça... Et moi aussi en fait. Je suis un Djenoun des oasis alors...

-Que fais-tu ici, chez Madame Massepain, enfin, je veux dire dans son jardin.

-Oh mais ce quartier est riche en cachettes de toutes sortes, je suis petit et comme tu le vois, je suis sur un tapis volant !

-Je suis ici depuis longtemps, comment cela se fait-il que je ne t'aie jamais rencontré ?

-Je t'ai suivi et aidé pendant ce long et dangereux voyage vers l'Europe, puis quand tu as abouti dans ce quartier. C'est moi qui t'ai suggéré de loger dans les cabanes de jardin, de te présenter comme un spécialiste de l'entretien assez bon marché. C'est ainsi que peu à peu tu es devenu une sorte d'habitant de la zone. Personne ne sait exactement où tu habites, car tu habites en de nombreux lieux.

-Tu n'as pas répondu à ma question Baba.

-Oh, je te cause à l'oreille, je fais les choses discrètement. Ainsi l'autre jour, c'est moi qui ai fait en sorte que tu t'en ailles de chez Hassan avant l'arrivée des flics !

-Je ne vois pas comment, mais je veux bien te croire.

-Je suis rarement là en fait car je reste avec tout le Petit Peuple. Ils fuient les humains par de fréquents déplacements, surtout la nuit. Ils fréquentent la forêt toute proche de préférence aux quartiers trop habités.

-C'est quoi ça, le Petit Peuple ?

-Ben, moi par exemple, mais aussi les fées, les elfes, les gnomes, les kobolds, les trolls, les sorcières aussi, bref, un sacré monde !

-Eh bien ça ! Qui aurait cru une chose pareille ! fit Ali épater.

Baba arriva à convaincre Ali de ne plus trop se balader dans les rues pendant quelques temps. Hassan de son côté convint avec lui de ramasser les denrées, légumes et fleurs, en des lieux convenus. De façon qu'Ali ne doive plus faire de transports vers son magasin.

Il lui dit aussi que tout s'arrangerait bientôt et qu'il deviendrait citoyen roumain ! Le papa de Pierrot s'en chargeait. Ali se dit que des tas de roumains travaillaient un peu partout,

surtout dans le bâtiment et le transport international. Il se dit qu'il verrait bien mais que pour l'instant, il fallait faire profil bas.

Quelques semaines plus tard, Hugo entra dans le salon et après un regard vers les clients, fit signe à Charles et Auguste pour qu'ils s'approchent.

-Voilà les papiers, cela n'a pas coûté grand-chose et puis... j'ai les moyens à ce qu'on dit ! fit Hugo mi-figue mi-raisin.

-Super, dit Charles, la photo de Ali qu'Hassan a réalisée est impeccable.

-Donc il y a là quoi au juste ? demanda Auguste.

-Il y a une carte d'identité roumaine avec photo, cachets divers etc. Des documents de travailleur à l'étranger et j'y ai ajouté une autorisation de séjour que je renouvellerai chaque fois que le besoin s'en fera sentir. J'ai un ami à l'immigration, expliqua-t-il.

-C'est Hassan qui va être content ! fit Charles.

-Excusez-moi mais mon client attend, s'excusa Auguste et reprenant une coupe. Voilà Monsieur, je suis tout à vous !

Tout cela ne résolvait pas encore les problèmes du troc entre Ali et Hassan. Pour le moins. Mais un contrôle surprise en rue sur base du faciès n'était plus trop à craindre.

Ali essaya alors qu'on le rasait au salon, essaya de dire à Charles et Auguste qu'il avait un ami récent mais pas vraiment, tout petit qui volait mais ne chapardait pas pour autant et qui s'appelait Baba.

-Mais oui Ali, donc c'est Ali et Baba hein ? Farceur va ! se moqua Charles.

-Je te jure Charles ! Il m'a suivi depuis mon oasis natale ! C'est un Djenoun ! Il me l'a dit ! Je n'invente pas !

-Il ne fait pas trop froid par ici pour un Djenoun ? demanda Auguste.

-Il vit surtout avec tout un petit peuple qu'il m'a dit. Oui, oui ! Dans la forêt, pas loin d'ici ! Il dit que mon travail améliore les jardins et aussi les passages. Là je n'ai pas bien compris...

-On est content pour toi, firent les deux coiffeurs et ils se regardèrent intensément.

Une fois Ali reparti, Charles et Auguste se fixèrent l'un l'autre.

-Ils seraient de retour ? demanda Auguste.

-C'est risqué, très risqué, mais ce serait une bonne nouvelle hein ? répondit Charles.

Barber Shop

Conte 6

La coopérative

-Bonjour tout le monde ! s'écria Madame Massepin en entrant dans le salon en coup de vent par une belle matinée.

-Bonjour, firent Charles et Auguste ainsi que les deux clients du moment Arsène le boucher et Angelo le boulanger.

-Quel bon vent vous amène, repris Charles avec un grand sourire.

-J'ai eu une idée ! Cela va vous scier ! reprit-elle.

-Vous savez, Madame Massepin, nous sommes fort occupés là... tenta Auguste.

-Vous ne faites rien avec vos oreilles non ? Alors écoutez-moi !

Un chœur de murmures approbateurs et vaincus des quatre hommes présents lui suffit pour reprendre de plus belle.

-Nous avons dans ce quartier des problèmes économiques liés aux autorités, surtout le fisc ! Bien ! Je propose de créer une coopérative ! Comme notre quartier est surnommé "Petite Campagne", nous l'appellerons "la coopérative petite campagne" ! Voilà !

-Qui dit coopérative, dit capital de départ et surtout coopérateurs... insinua Charles en continuant le tour d'oreille d'Arsène.

-Pas de problème, fit Huguette Massepin, je suis riche !

-Oui, mais toutes et tous doivent coopérer même dans le capital, fit remarquer Auguste.

-Je vais aussi peut-être créer une monnaie locale ! s'exclama Huguette.

-Moi je ne comprends pas très bien tout ça, fit Angelo avec son accent italien.

-Je vais vous expliquer ! continua Huguette.

-Ah non ! pas là tout de suite s'insurgèrent les quatre bonshommes.

Il fut donc convenu d'une réunion plus étendue dans la salle paroissiale car même le curé Boniface de la très vieille petite église souhaitait participer fût-ce en utilisant ses locaux voire l'église où n'allait plus grand monde d'ailleurs.

Tout le monde était là ce soir-là : Charles, Auguste, Simon, Arsène, Hassan, Ali, Angelo, Fredo, Hugo et son fils Pierrot et bien sûr Huguette Massepin.

La coopérative "Petite Campagne" allait prendre forme.

Huguette se plaça dans le chœur et les autres aux places qu'empruntent ou plutôt empruntaient, les fidèles.

-Chers amis et voisins, commença Huguette, je suis déjà âgée et je suis riche. Une riche veuve comme on dit. Je gère moi-même cette fortune car c'est en fait mon métier de base. Nous avons dans notre quartier des productions de deux natures : celles qui proviennent de vos commerces et celles que notre ami Ali fait pousser. Globalement et surtout localement, nous vendons du pain, des gâteaux, des entrecôtes, des coupes de cheveux, des produits d'épiceries, des fruits et légumes, des fleurs...

Bien sûr tout n'est pas produit ici, il faut acheter aux grossistes ce que nous transformons. Bien sûr il y a des clients en dehors de notre cercle et dans notre cercle.

-Mon papa ne vend rien, fit la petite voix de Pierrot.

-Non, mais il y a aussi les services comme Fredo en vigile, Simon en flic, Hugo en aides administratives et moi... en crédits.

-Alors ? interrogea Auguste.

-Une coopérative, c'est une association de personnes qui créent une sorte de société où chacun investi ce qu'il veut : de l'argent ou du travail. Les décisions sont prises uniquement par vote. Une personne, une voix. Il n'y a pas d'actionnaire. Le capital de départ est fait de ce que chacun y mettra.

-Moi je n'ai rien, fit la petite voix d'Ali.

-C'est permis, lui répondit Huguette. Moi, j'ai ! Cela compensera.

-Bien sûr nous ne produisons apparemment rien, ni la farine pour Angelo, ni les fruits et légumes et condiments pour Hassan, ni la viande pour Arsène...

-C'est ce que je me disais aussi, murmura Hugo.

-Oui mais ! une coopérative a une existence juridique et peut engager du personnel. Par exemple... Ali.

-Soit mais... commença Fredo.

-Laissez-moi finir ! Cette coopérative sera axée sur une pépinière. Tous les jardins qu'Ali entretient et où il plante plein de chose, tout cela donne une production que l'on peut vendre. C'est une pépinière dispersée mais une pépinière tout de même. Et nous allons intensifier sa production ! On ira aussi vendre au marché !

-Euh, Madame Massepin, que gagnent à tout cela les autres coopérateurs ?

-Ils gagnent pour l'instant Ali, ce qui n'est déjà pas mal. Cela ne coûte rien aux autres sauf s'ils souhaitent que la coopérative vende une part de leurs produits comme du pain, des steaks, des coupes de cheveux, que sais-je moi !

-Ce serait une concurrence... commença Angelo.

-Non, on vendra ailleurs et il faudra engager quelqu'un pour le faire comme Fredo et moi ! J'achèterai un petit camion et on verra bien !

On se rend compte que Huguette était enflammée par son idée et n'accepterait pas qu'on lui casse son rêve. Même le vieux curé Boniface ne savait trop comment la ramener sur Terre...

Elle fit donc ce qu'il fallait pour créer sa coopérative et tous les participants acceptèrent de bonne grâce d'en faire partie. Les fonds venaient d'elle exclusivement et les autres donnèrent des participations symboliques. On ne créa pas de monnaie locale faute d'usage clair.

Mais ce qu'on attendait pas, c'était que tout cela portait une facette un peu féerique...

Ali devint un employé modèle comme on peut s'en douter et ses produits désormais vendus sous l'égide de la coopérative "Petite Campagne" se firent un nom sur les marchés. Simon le flic de quartier s'occupa de la fourgonnette et Fredo accepta d'être Vigile d'une part et aussi vendeur sur les marchés en complément. Arsène ajouta des préparations faites dans sa boucherie et Angelo des pains et des gâteaux. Ils étendaient

ainsi leur clientèle. Le quartier au fond, s'étendait du même coup.

Ali se mit à revoir Baba régulièrement et une très vieille femme aux allures de sorcière fit quelques visites dans la grande maison de Huguette. Des changements en profondeur avaient lieu dans ce quartier si paisible jouxtant la forêt.

-Tu sais, fit Charles un soir en fermant les volets du Barber Shop, je me demande si nos petits amis ne sont pas en train de revenir ?

-Je le sens comme toi, répondit Auguste, les jardins vont se peupler du Petit Peuple et les choses vont pousser comme jamais Ali ne l'a vu !

-C'est Pierrot qui va être content... fit Charles

-Il va peut-être apprendre des choses comme nous les avons apprises autrefois, qui sait ? conclut Auguste.

Barber Shop

Conte 7

Le Retour

On était en train de raser Ali et il était le seul client en cette fin de matinée du vendredi. Charles s'occupait de lui pendant que Auguste faisait les comptes.

-Il y en a de plus en plus, fit Ali.

-Qu'est-ce qu'il y a "de plus en plus" Ali, demanda Charles.

-Ben, des petites gens et des espèces de fantômes...

-Petits comment ? fit Auguste depuis le comptoir.

-Bof... La hauteur d'un poireau environ, évalua Ali en fronçant les sourcils.

-Tu es sûr de ne pas confondre avec l'un de ces nains de jardin que tu places ici et là ? demanda Charles.

-Non je ne confonds pas ! Les nains de jardin, je les mets un peu partout sur les conseils de Madame Huguette. Il paraît...

-Il paraît quoi ? Ali.

-Ben c'est cette vieille sorcière qui vient la voir de temps en temps...

-Sorcière ? demanda Auguste.

-Enfin, je ne sais pas si c'en est une vraie, hein ? Comme dans les histoires qu'on raconte. Mais Madame Massepin m'a dit comme ça : Ali, je t'ai acheté une ribambelle de nains de jardins, j'en ai de toutes les sortes.

-Ah bon ? fit Charles.

-Ouais ! Et elle m'a montré dans une remise au moins une trentaine de ces statuettes colorées, barbues et souriantes. Elle a même murmuré : à répartir dans tous les jardins Ali, cela mettra un peu de gaîté !

-C'est un peu vrai, approuva Auguste.

-Mais moi je les confonds avec les autres, ceux qui marchent, qui traversent les haies, qui sortent des buissons on se demande d'ailleurs comment...

-Quoi ? s'étonna Auguste.

-Ben oui ! Je m'occupe d'une trentaine de jardin en plus de la propriété de Madame Massepin, et j'avoue que je vois des choses de plus en plus bizarres.

-Explique-nous, demande Charles en interrompant son rasage.

-C'est un peu comme si... il en venait de plus en plus ! Ils ne ressemblent pas tellement aux nains de jardin mais je suis sûr que pour les gens, c'est la même chose ! Surtout qu'ils sont très discrets et pas toutes ou tous de la même taille ou de la même couleur !

-Ah bon ? Allez, raconte ! insista Auguste.

-Ben, il y a bien sûr ces petits bonshommes qui font peut-être 40 cm chapeau pointu compris, le chapeau est rouge, ils ont une barbe, du moins ceux que j'ai vus, une grosse ceinture et des bottes. Ils m'ont un petit air rondouillard comme les nains de jardin justement. Tu les vois sortir d'un terrier, de l'intérieur d'un buisson, ils traversent les haies par des passages en trois couloirs très courts et en zigzag si bien qu'on ne voit pas le trou.

-Et quoi d'autre ? demanda Charles.

-Il y a aussi ces petites filles un peu transparentes qui traversent les jardins en bondissant. J'ai cru voir qu'elles avaient des sortes de petites ailes...

-Ah ! Ça alors ! dit Auguste, une fée tu crois ?

-Une seule ? Mais il y en a des dizaines, surtout à la tombée du jour quand je termine mon travail. Elles ont toutes sortes de couleurs et de gentils sourires...

-Méfie-toi quand même, fit remarquer Charles, il paraît que ces petites fées sont farceuses et malicieuses...

-Bof, il y a aussi celles qui sont toutes menues comme des grosses mouches et qui m'ont fait penser à la petite "clochette" dans l'histoire de Peter Pan. Il y avait quelques livres d'images chez mes parents et c'est là que je l'ai vue ! Je t'assure ! Et maintenant il y en a ici et là dans mes jardins !

-Tes jardins ? interrogea Auguste.

-Oui, enfin les jardins dont je m'occupe ! Et puis il y a aussi des espèces de petits machins comme des pots de peinture mais poilus et avec des yeux. Effrayant tu peux me croire ! Et ils

marchent à toute vitesse sur de toutes petites jambes à peine visibles.

-Et bien, ils sont peuplés tes jardins, tu es sûr que...

-Faut venir avec moi !

-Nous ? Mais nous les ferions peut-être fuir ?

-Attends ! Il y a de ces jeunes dames particulièrement belles qui passent aussi parfois. Moi, elles m'impressionnent vachement ! Tu regardes, rien, puis comme sortant de l'air, il y en a une ! Tu t'approches, elle disparaît ! C'est à devenir fou ! Et beaucoup de ces apparitions ont des oreilles fines et pointues...

-Et ton ami le génie Baba, tu l'a revu ?

-Bien sûr, il fait clairement partie de toute cette bande. L'autre jour, je crois voir une sorte de scarabée, mais très gros tu vois, sur le tronc d'un arbres dans le fond du jardin de Madame Huguette. Je m'approche, je tends la main pour l'attraper et voir un peu de quelle espèce il s'agit et pan ! Il saute à terre, se retourne, me tire la langue, se dresse sur les deux pattes de derrière et avec les quatre restantes, il sort un curieux violon et se met à jouer un petit air qui m'a fait danser sur place ! Impossible de m'arrêter.

-Et alors ?

-Alors, il y a une très moche vieille qui est arrivée et l'a regardé en fronçant les sourcils et en le menaçant du bout de son index crochu !

-Holà ! Qu'a-t-il fait ?

-Il a grimpé tout en haut de l'arbre et je l'ai perdu de vue ! Ah là là !

-Et la vieille ?

-Le temps que je regarde ce fichu musicien partir, elle était partie, elle aussi !

-Tout cela ne semble pas te faire peur, Ali, t'agacer peut-être mais sans plus, remarqua Charles.

-Oh, ils m'amusent. L'autre jour, je vois près d'une haie de charmes, une grande feuille morte. Je m'approche pour la ramasser et la mettre dans mon sac de déchets et... la feuille se retourne, et se révèle être une espèce de machin à pattes avec une tête hirsute, des yeux globuleux et qui me fait signe de m'en

aller en désignant un écureuil roux avec lequel il semblait en grande conversation !

-Tu ne sembles toutefois pas fâché, dit Auguste.

-Fâché ? Non, mais très surpris ça oui ! Je n'avais jamais vu tous ces gens, euh, enfin, ces êtres avant... En plus, je ne sais pas si c'est lié, mais tout pousse mieux depuis qu'ils vont et viennent dans mes jardins, je veux dire les jardins dont je m'occupe, se corrigea Ali en regardant Charles et Auguste.

-C'est le Petit Peuple qui tente un retour dans notre quartier, fit Charles. Il faut dire qu'il jouxte la forêt et les rues sont bien plantées d'arbres et les jardins nombreux. Ils doivent se sentir en sécurité par ici... ajouta Auguste.

-Vous les connaissez, hein ? Allez ! Pas de cachotteries entre nous ! Vous faites semblant de vous étonner mais... Vous les connaissez depuis longtemps, non ?

-On peut bien te le dire à présent Ali, nous aussi...

-Quoi ? Vous deux ? Mais...

-Moi je suis ce qu'on pourrait appeler un Nain, pas nain de jardin mais un descendant des nains mineurs. J'ai été recueilli il y a longtemps et loin d'ici et élevé par des nains mineurs. C'est pour cela sans doute que je suis resté plus petit que les gens en général.

-Et moi, j'ai grandi chez les Elfes gris. Ils sont grands, et moi aussi, c'était, il y a bien longtemps. Ils m'ont appris à soigner...

Ali regardait ses amis comme s'ils venaient de la planète Mars. Les yeux exorbités.

-Alors c'est bien vrai... Vous en faites partie. Mais alors... Le cirque ?

-Un lieu idéal pour des gens comme nous, fit Auguste.

-Et l'empaillage des bêtes ?

-Un art appris chez les Elfes, continua-t-il.

-Donc le monde serait magique finalement ? interrogea Ali.

-Magique ? Non, mais bien plus riche qu'on le croit en général, compléta Charles. Ce quartier est devenu plus accueillant pour toutes et tous ! conclut-il.

Le rasage terminé, Ali se releva et prit les deux coiffeurs dans

ses bras, les serra très fort et s'en alla en sifflotant dans la rue et vers ses plantations et entretiens.

Barber Shop

Conte 8

La chope et la barbe

Quand Ali entra dans le salon de coiffure, il n'avait pas pris rendez-vous et déjà Charles fronçait les sourcils.

-Mais enfin Ali à quoi tu penses ? fit-il. Non seulement tu n'as pas rendez-vous mais en plus tu amènes un enfant !

En effet Ali portait un petit sous une parka épaisse car il faisait froid, un capuchon cachait presque entièrement sa tête et son visage.

-Ce n'est pas un enfant, Charles, et c'est pour égaliser une barbe remplie de je ne sais quoi !

-Comment ? s'étonna Charles en jetant aussi un regard inquiet vers Auguste qui attendait le client suivant.

Ali posa l'enfant sur le siège prévu pour eux et donc surélevé, retira le parka, la capuche et fit un signe de la tête pour rassurer son invité.

Ce n'était pas un enfant mais une sorte de nain. Barbu, chevelu, hirsute et le regard inquiet quoique, un peu ironique.

-Un nain de jardin ? s'étrangla Charles.

-On peut dire cela, répondit Ali, sauf qu'il n'est pas fait d'un moulage de plâtre, c'est un vrai en chair et en os !

-Et en poils surtout ! fit remarquer Auguste.

-Oui, ce n'est pas un gnome, ils sont encore plus petits, ni vraiment un nain, je ne sais pas comment appeler sa catégorie, mais c'est pour moi un aide très efficace. Il sait se faufiler dans tout ce qui est broussailles et épineux, ronciers et autres.

-Et c'est pour cela que sa barbe et ses cheveux sont pleins d'ingrédients botaniques de provenances diverses.

Le petit personnage souriait de toutes ses dents qu'il avait un peu grosses et plutôt carrées.

-On peut dire que cette barbe est un piège pour plein de choses, s'exclama Charles en en retirant des épines, des bouts de ceci et de cela. Comment t'appelles-tu cher ami des jardins ?

-Il s'exprime surtout par gestes, dit Ali. Mais il nous comprend...

-Mmmh, fit Auguste. Tu as fini d'extraire les débris Charles ? Je peux y aller de mes ciseaux ?

-À toi de jouer, Auguste.

-Il s'appelle Lapack, dit finalement Ali. Enfin c'est Baba, mon Djenoun qui me l'a dit.

-Bien, Monsieur Lapack redressez bien la tête s'il vous plaît.

-Lapack lui jeta un regard souriant et s'installa confortablement en offrant sa barbe aux ciseaux.

-Je vais, moi aussi, débroussailler un peu, fit Auguste en commençant à couper.

Bien sûr les cheveux étaient comparables à la barbe : longs, emmêlés et pouvant servir de nid à un couple d'oiseaux !

Charles s'attela à cette difficile tâche de démêlage pendant qu'Auguste s'occupait de la barbe mais aussi des sourcils très très fournis !

On pouvait dire que malgré sa petite taille, Lapack était un client sérieux sur le plan capillaire.

Le client suivant était fort heureusement Monsieur Hugo qui s'amena avec son petit Pierrot. Au même moment Lapack descendait de son siège en étant épousseté par Charles, sa barbe à peine raccourcie mais nette et les cheveux peignés et d'une longueur plus pratique pour se fourrer dans les épineux !

Lapack et Pierrot se regardèrent et manifestement se reconnurent. Ils entamèrent toute une pantomime avec les bras, les jambes et les mains. Ils semblaient joyeux de se retrouver et se comprendre à travers cette gestuelle.

-Ne me demandez pas ce qu'ils se disent, hein ? intervint Ali. Ils font souvent la conversation dans les jardins lorsque le petit m'accompagne. Il ne risque rien vous savez, M'sieur Hugo.

-Je sais qu'il est en de bonnes mains et aussi en diverses bonnes compagnies si j'en crois tout ce qu'ils me raconte. Pas de problème Ali !

-En plus Baba flotte sur son tapis ici et là et ne le perd pas de vue comme il a fait avec moi aussi...

Mais Lapack se tourna vers Auguste et se mit à se fouiller. Un peu comme s'il cherchait le montant du prix de sa coupe. Enfin, c'était bien plus qu'une coupe...

-N'en faites rien Monsieur Lapack pour vous, c'est gratuit !

Pierrot fit quelques gestes pour tenter de faire comprendre mais Lapack fit des gestes de dénégation et finit par sortir de son épaisse veste, un objet coincé dans sa large ceinture. Il tendit l'objet vers nos deux coiffeurs avec un autre de ses larges sourires dont il n'était pas avare.

Ils regardèrent l'objet et s'exclamèrent : "Une chope" !

-Ben oui, c'est un cadeau et aussi une farce. Une chope alors que vous lui avez fait la barbe ! Hein ?

-Euh, il y a quelque chose à comprendre ? demanda Charles dubitatif.

-J'avoue n'être pas plus avancé que toi, ajouta Auguste. Allez... Pierrot tu as compris toi ?

Et Pierrot s'avança vers l'enseigne du salon de coiffure qui affichait Barber Shop en grandes lettres.

-Barbe... Chope ! conclut Pierrot avec un grand clin d'œil vers Lapack.

Tout le monde s'esclaffa et Lapack plus que tout autre, visiblement content d'avoir été compris.

Il y eu quelques embrassades et avant de partir Lapack fit signe à Pierrot de s'approcher. Il fourragea dans sa barbe vers les profondeurs que n'avait pas explorées Charles. Il en ramena une sorte de fève de la taille d'une noix et la donna à Pierrot comme on donne un trésor.

Ils s'embrassèrent et Pierrot fit remarquer comme la barbe du nain était désormais toute douce!

Ali reprit Lapack dans ses bras pour simuler encore le transport d'un enfant, remit le capuchon pour cacher la barbe et s'en fut.

En cas de pépin, Lapack connaissait le truc, Ali le posait sur un jardinet, il prenait un air souriant un peu niais et surtout il ne bougeait plus! Les curieux le prenaient, ben pour un nain de jardin en plâtre tout bonnement.

Pierrot se trouva un endroit reculé du grand jardin de Madame Massepin. Il y planta la graine et la soigna avec assiduité : arrosages mais pas trop etc.

De temps à autre, Lapack venait voir la jeune pousse qui croissait avec vigueur. Le père de Pierrot lui demanda en riant s'il ne s'agissait pas d'un haricot magique qui pousserait jusque dans les nuages !

Pierrot sourit mais haussa les épaules. Il ignorait ce qui poussait là.

À la fin du printemps, quand le temps devint un peu plus doux, la plante qui faisait désormais un bon mètre de haut et se couvrait de feuilles d'un vert brillant et un peu émeraude, la plante donc ne nécessitait plus de soin. Pierrot s'y rendait toutefois en revenant de l'école et lui parlait doucement. Des fleurs bleutées s'épanouirent et le firent sourire.

-Mon fils parle à un arbuste, se disait Hugo son père avec tout de même une légère inquiétude.

Vint l'été à la fin duquel l'arbuste à présent bien solide et couvert de feuille produisit trois fruits tout aussi bleutés que le furent les fleurs.

Pierrot se garda bien de les cueillir comme le lui avait recommandé Lapack.

Un soir de fin d'été, les trois cosses se fendirent, s'ouvrirent et trois petites fées pas plus grandes qu'un pouce en sortirent. Aussitôt elles se mirent à voler, à déplier leurs ailes aux reflets bleutés et à tourner autour de l'arbuste. On aurait dit qu'elles attendaient quelque chose...

Un soir, en rentrant de l'école qui avait repris, Pierrot ne s'attendait pas à ce spectacle ! Il s'agenouilla près de l'arbuste et remplit ses yeux du spectacles magnifiques des trois petites elfes.

Dès qu'elles le virent, elles vinrent vers lui et se mirent à tourner autour de sa tête, en rond et tout en lui faisant des sourires.

Il finit par se lever et à rentrer chez lui...

Elles le suivirent, toujours en tournant et en cabriolant.

Pierrot craignait de croiser des gens ou des copains de classe si souvent jaloux. Mais dès qu'apparaissait quelqu'un, elles devenaient transparentes et tout ce qu'on pouvait voir c'est que ses cheveux étaient vaguement colorés dans les bleus légers.

Cette légère buée de couleur le protégea de bien des déboires. Ses copains gardaient leur distance et l'avaient surnommé E.T.

Pierrot n'en avait cure. Il avait pour sa vie durant un chapeau de fées transparentes et la nuit, elles dormaient sur son oreiller, accrochées à un cheveu, les ailes repliées.

Son père s'habitua. Sa maman aussi. Dans ce quartier tant de choses bizarres advenaient...

Ali regardait parfois Baba faire le joli cœur avec les petites elfes. Décidément le monde peut être beau.